

chaque fois l'espoir de gagner, mais perdant presque toujours, et jusqu'à trois cent mille francs dans une soirée, ce qui lui était plus d'une fois arrivé.

M. de Simiane avait été un joueur enragé; malgré sa dévotion à peu constante et surtout quand elle était persistante, il s'obstinait à jouer quand même, et il ne s'éloignait du tapis vert que lorsqu'il était complètement décavé. Ce n'aurait été encore que demi-mal, si, n'ayant plus un louis à jeter sur le tapis, le baron avait eu assez d'empire sur lui-même pour dire: c'est assez. Mais le joueur, celui qui a la passion du jeu, s' imagine toujours que le guignon cessera de le poursuivre, qu'il forcera la veine à lui revenir. Croyant cela, le baron s'animait, s'exaltait, jouait sur parole avec entêtement, avec rage, et c'était ainsi que, souvent, il avait perdu des sommes énormes.

Mais il ne mettait plus les pieds au cercle ni dans un de ces tripots clandestins où il avait laissé tant de poignées d'or, peut être parce qu'il craignait de succomber à la tentation des cartes; car de toutes les passions qui dominent l'homme, celle du jeu est la plus tenace. Le joueur est incorrigible.

Le baron tenait à justifier la bonne opinion que certaines personnes avaient de lui.

Il s'était fait une égide de sa volonté et il pouvait d'autant mieux résister aux entraînements qu'il se mettait soigneusement à l'abri de toutes les provocations.

Enfin le superbe baron, le merveilleux Raoul de Simiane, lui, qui avait été l'ami, le protecteur de ces demoiselles du corps de ballet de l'Opéra, le Roméo des Juliettes de l'aiguille et du fer à repasser; enfin lui, Raoul de Simiane, le héros de maintes aventures galantes, qui avaient fait grand bruit, il avait tout abandonné.

C'était à n'y pas croire. Pourtant cela était.

Et les anciens compagnons de plaisir, maintenant délaissés, répétaient:

— Il y a quelque chose là-dessous; quand le diable se fait ermite, c'est qu'il se prépare à jouer un bon tour de sa façon. De Simiane nous ménage une surprise, vous verrez. Laissons faire, il est à la remonte, il nous reviendra. Attendons.

Ils avaient attendu, ils attendaient encore.

* * *

Un matin, vers dix heures, Joseph Gallot, convenablement vêtu, sonna à la petite porte de service de la fastueuse demeure de M. de Simiane.

La porte s'ouvrit et, hardiment, le borgne pénétra dans la cour qui s'étendait devant la façade de l'hôtel et où des herbes poussaient entre les pavés, ce qui attestait l'abandon où des herbes poussaient entre les pavés, ce qui attestait l'abandon où elle était laissée.

Devant les communs, le cocher était occupé à laver le coupé de son maître, celui-ci étant rentré tard, la veille, sous une pluie battante.

À la vue de son nouveau camarade, François manifesta sa surprise par une exclamation.

— Bonjour, François, dit Gallot.

— Toi, fit le cocher, mais qu'as-tu donc à me dire de si pressé, mon vieux Joseph!

— Rien.

— Alors, que veux-tu?

— Je viens faire une petite visite à M. le baron.

— Allons donc!

— C'est comme je te le dis.

— Est-ce que tu espères entrer à son service?

— Pourquoi non?

— Nous sommes au complet, mon vieux, et je ne crois pas.

— Qui sait? Dans tous les cas, M. le baron pourra me recommander à des personnes de sa connaissance.

— Enfin, tu voudrais voir mon maître?

— Puisque je viens pour cela.

— Je ne sais pas s'il te recevra.

— Je verrai bien.

— Adresse-toi au valet de chambre, qui t'annoncera.

— A tout à l'heure, François.

M. de Simiane s'était levé à huit heures; après avoir pris sa tasse de café au lait et fumé un cigare, il s'était retiré dans son cabinet, jolie petite pièce, bien éclairée, qui avait été autrefois le petit salon préféré de la baronne de Simiane. C'était là que la pauvre mère avait versé bien des larmes en déplorant les excès de toutes sortes auxquels se livrait son fils. Trop tard, hélas! elle avait reconnu combien sa trop grande faiblesse et sa tendresse aveugle pour le mauvais sujet avaient été coupables.

Le baron s'était assis à une table sur laquelle étaient jetées pêle-mêle de nombreuses paperasses, et après en avoir consulté quelques unes, il s'était mis à écrire, à aligner des chiffres, à faire des additions, à calculer des différences.

Comme le négociant, mal dans ses affaires, qui examine s'il lui est possible de retarder sa faillite, M. de Simiane établissait son bilan. Il avait beau recommencer ses calculs, les présenter d'une autre manière, le résultat était le même: À l'actif, rien et le passif était énorme. Ce passif se composait de sommes empruntées un peu de tous les côtés et presque toutes sur hypothèques; de sorte que ses maisons à Paris, ses châteaux, ses domaines, ses fermes, ses forêts ne seraient plus à lui dès qu'il plairait à ses créanciers de s'en emparer.

D' plus, il découvrait, ce qui n'était pas pour lui une surprise, qu'il n'avait pas seulement dilapidé sa fortune, mais aussi celle de sa sœur, et qu'il se trouverait dans une situation fort délicate vis-à-vis de Mme de Mégrigny si, pour une cause ou pour une autre, il lui prenait fantaisie de réclamer son héritage en même temps que ses comptes de tutelle.

Le baron jeta avec mauvaise humeur son bilan dans un tiroir et prit une autre feuille de papier sur laquelle il y avait également des additions, des comptes revus et corrigés, quelque chose comme un inventaire.

Mais, ici, le passif n'existait pas, tout était à l'actif, et le total général donnait ce chiffre superbe: onze millions.

— Et cette fortune augmente tous les jours, murmura le baron.

Son front s'était éclairé, ses prunelles étincelaient, et sur ce papier, qui présentaient des chiffres éblouissants, comme s'ils eussent eu des rayons lumineux, ses doigts passaient fiévreusement.

Il eut un sourire étrange et murmura encore:

— Onze millions, onze millions!

Puis, songeur, avec des mouvements qui révélaient une agitation singulière, il mit le papier magique dans un tiroir où il conservait d'autres documents précieux qu'il tenait sous clef.

Il s'était étendu paresseusement sur un canapé et il allait s'élançer vers des régions mystérieuses et inconnues, emportés par un rêve qu'il avait souvent caressé, lorsque son valet de chambre vint lui dire qu'un homme demandait à lui parler.

— Que me veut-il, cet homme? demanda le baron.

— Il dit qu'il a une communication importante à faire à monsieur le baron.

— Ah! fit M. de Simiane. Et quel est le nom de ce visiteur,

— Joseph Gallot.

— Je ne le connais pas, n'importe, faites-le entrer. Peut-être me sera-t-il agréable d'entendre ce qu'il a à me dire.

À une autre époque, le baron de Simiane n'aurait certainement pas reçu aussi facilement un inconnu, mais les temps étaient changés.

L'ancien serrurier fut introduit dans le cabinet; et pendant que, répétant trois fois son salut obséquieux, il s'avancait vers le baron, celui-ci l'examinait curieusement, fronçant les sourcils, car du premier coup d'œil, il avait deviné à quelle espèce d'individu il avait affaire.

Mais, à ce moment, M. le baron était bien disposé et il ne lui déplaisait pas de causer avec un personnage qui lui inspirait de la répulsion.

Il indiqua un siège au visiteur et quand, sans façon, le borgne se fut assis: